

**« AMBIGUE DICTUM & OBSCURE DICTUM » :**  
**PLAUTE, PANURGE**  
**ET LES « AVENTURES DES GENS CURIEUX »\***

**UNE LOCUTION OBSCURE**

La rencontre de Pantagruel et de Panurge baigne dans une obscurité linguistique évidente<sup>1</sup>. C'est sans doute pourquoi elle a suscité un nombre particulièrement élevé d'analyses remarquables<sup>2</sup>. Si le polyglottisme de Panurge est pour beaucoup dans cette obscurité, rien de moins obscur à première vue que la fameuse expression « les aventures des gens curieux », que Pantagruel applique à Panurge :

Voyez-vous cet homme, qui vient par le chemin du pont Charanton ? Par ma foi, il n'est pauvre que par fortune : car je vous assure que, à sa physionomie, nature l'a produit de riche et noble lignée, mais les aventures des gens curieux le ont réduit en telle pénurie et indigence.<sup>3</sup>

---

\* Je remercie Yoann Barbereau d'avoir amélioré mon expression française dans cet exposé qui est une version remaniée de mon « Plautus, Panurge, and 'les aventures des gens curieux' », dans *(Re)inventing the Past: Essays in honour of Ann Moss*, éd. G. Ferguson et C. Hampton, Durham, University of Durham, 2003, p. 51-71.

<sup>1</sup> Pour une réflexion sur l'obscurité de cet épisode, voir T. Cave, *Pré-Histoires II: Langues étrangères et troubles économiques au XVI<sup>e</sup> siècle*, Genève, Droz, 2001, p. 189.

<sup>2</sup> Voir par exemple Cave, *Pré-Histoires II*, Première partie ; M.-L. Demonet, *Les Voix du signe: Nature et origine du langage à la Renaissance (1480-1580)*, Paris et Genève, Champion et Slatkine, 1992, p. 176-187 ; M. Marrache-Gouraud, « Hors toute intimidation » : *Panurge ou la parole singulière*, Genève, Droz, 2003, p. 23-44, 236-237, 318-321 ; A. Tournon, « Ce qui devait se dire en utopien (*Pantagruel IX*) », dans *Croisements culturels*, éd. A. Tournon, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1988, p. 115-135 ; A. Tournon, « *En sens agile* » : *Les acrobaties de l'Esprit selon Rabelais*, Paris, Champion, 1995, p. 125-129. Pour une liste de plusieurs autres analyses précédentes, voir Cave, *Pré-Histoires II*, p. 27n.

<sup>3</sup> Rabelais, *Les Cinq livres*, éd. J. Céard, G. Defaux, et M. Simonin, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de Poche », 1994, p. 351-353.

Mais que signifie précisément le terme « curieux » ? Le reste du récit ne fournit guère de réponses claires.

Comment faire face à ce manque ? Une possibilité est d'y suppléer. Ainsi, d'après l'interprétation la plus importante de cette locution, celle du regretté Gérard Defaux, Pantagruel évoquerait ici les traditions anciennes, patristiques, et humanistes qui condamnaient la *curiositas* comme désir excessif de savoir et de voir. Le terme « curieux » associerait Panurge à Ulysse, qui aurait été pour les humanistes le modèle par excellence de ce vice<sup>4</sup>. Je tiens à rendre hommage à Gérard Defaux, dont l'érudition a fait avancer de façon décisive, entre autres, notre compréhension de l'histoire de la curiosité et des dimensions homériques des chroniques<sup>5</sup>. Cet hommage s'étend même à un point sur lequel je me trouve en désaccord avec lui, car sa réflexion sur le sens des « aventures des gens curieux » donne constamment à penser.

Cependant, que le mot « curieux » évoque surtout Ulysse et qu'il fasse des aventures de Panurge une allégorie des dangers de la *curiositas*, entendue comme désir excessif de savoir, me paraît discutable. Tout d'abord, *curieux* et *curieusement* ne sont pas toujours péjoratifs dans les chroniques, loin de là, et le substantif *curiosité* n'apparaît qu'une seule fois<sup>6</sup>, ce qui nous rappelle que, selon le témoignage des dictionnaires de l'époque, vers 1532 le substantif *curiosité* était bien plus rare que l'adjectif et l'adverbe, qui ne faisaient même pas forcément penser au substantif<sup>7</sup>. De plus, Ulysse n'était qu'un personnage parmi d'autres – à côté d'Icare, de Phaëton, et des autres – à servir d'exemple de *curiosi*. Et cette famille de mots (*curiositas* et similaires) n'est en fait que peu présente dans les commentaires anciens et humanistes sur Ulysse cités par Defaux<sup>8</sup>.

<sup>4</sup> G. Defaux, *Le Curieux, le glorieux et la sagesse du monde dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : L'exemple de Panurge (Ulysse, Démosthène, Empédocle)*, Lexington, Kentucky, French Forum, 1982.

<sup>5</sup> Sur cette dimension, voir aussi T. Cave, « Panurge and Odysseus », dans *Myth and Legend in French Literature : Essays in Honour of A. J. Steele*, éd. K. Aspley, D. Bellos, et P. Sharratt, London, MHRA, 1982, p. 47-59.

<sup>6</sup> Dans le *Quart livre*, éd. cit., p. 1165.

<sup>7</sup> En contraste avec *curiosus*, le substantif *curiositas* était soit absent des dictionnaires de l'époque (Ambrosio Calepino, *Dictionarium multarum linguarum*, Venise, Paulo Manuzio, 1542 ; Robert Estienne, *Dictionarium, seu latinae linguae thesaurus*, Paris, R. Estienne, 1531), soit à peine présent.

<sup>8</sup> Defaux, *op. cit.*, chapitres 1 et 3 (voir p. 37, 65, 154).

D'autre part, si on cherche dans un dictionnaire publié en 1531, on voit que Robert Estienne définit *Curiosus* comme « Curieux, & soingneux a faire quelque chose, ou qui se soucie trop & prend trop de chagrin de ses affaires ou de celles dautrui »<sup>9</sup>. À en croire cette définition, au moment de la parution de *Pantagruel*, l'adjectif *curieux* ne dénotait pas particulièrement la *discendi cupiditas*; en revanche, il dénotait le soin et le souci, à l'instar de son étymon *cura*<sup>10</sup>.

Mais le rapport avec la vie antérieure de Panurge n'est toujours pas éclairci. Un autre moyen de suppléer à ce manque de clarté fut proposé naguère par Alfred Foulet, pour qui « curieux » aurait été vraisemblablement une erreur typographique pour « curiaux ». La remarque de Pantagruel serait donc anti-aulique, révélant que Panurge avait mené auparavant une vie de courtisan<sup>11</sup>.

Enfin, plutôt que de vouloir y suppléer, on peut simplement faire le constat de ce manque de clarté. C'est ce que fait Jerome Schwartz lorsqu'il qualifie d'elliptique et de mystérieuse la locution de Pantagruel<sup>12</sup>. Et c'est dans ce sens que j'irai à mon tour, en émettant l'hypothèse que cet emploi du terme « curieux » imite surtout un *locus classicus* quelque peu oublié<sup>13</sup> qui, loin de suppléer au manque de clarté, véhicule lui-même l'obscurité.

<sup>9</sup> Estienne, *Dictionarium*, 1531.

<sup>10</sup> Defaux est lui aussi tout à fait conscient que *curieux* signifiait souvent « soucieux, inquiet », mais il hésite moins à extrapoler à partir de ce sens pour rejoindre celui de « désireux de savoir ».

<sup>11</sup> Foulet, « Les aventures des gens curieux », *Romanic Review*, 54, 1963, p. 3-5. Pour un prolongement de l'interprétation de Foulet, voir M. Downes, « Panurge, Ulysse et les « gens curieux » », *Études Rabelaisiennes*, 13, Genève, Droz, 1976, p. 139-145 (144).

<sup>12</sup> « elliptical and mysterious » (J. Schwartz, *Irony and Ideology in Rabelais : Structures of Subversion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 28).

<sup>13</sup> Il ne figure pas dans les études récentes de la curiosité telles que J. Céard (éd.), *La Curiosité à la Renaissance*, Paris, SEDES, 1986; Defaux, *op. cit.*; N. Jacques-Chaquin et S. Houdard (éd.), *Curiosité et « libido sciendi » de la Renaissance aux Lumières*, 2 vol., Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 1998; N. Kenny, *The Uses of Curiosity in Early Modern France and Germany*, Oxford, Oxford University Press, 2004; N. Kenny, *Curiosity in Early Modern Europe : Word Histories*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1998.

## LA DIFFUSION D'UN *LOCUS* DE PLAUTE

Retournons au dictionnaire d'Estienne. Dans l'article *Cura*<sup>14</sup>, on trouve une sous-division consacrée à *Curiosus*, répartie en trois paragraphes, dont chacun correspond à une catégorie distincte : vicieux (*In malum*), vertueux (*In bonum*), et... ayant quelque rapport aux agneaux. La taxinomie aurait peut-être plu à Borges. Voici cette troisième catégorie :

*Curiosus agnus, Ung agneau qui est fort maigre, qui na que la peau & les os. Plaut. in Aulul. 16.26, Etiam agnum misi. E. quo quidem agno sat scio magis curiosam nusquam ullam esse bestiam. M. volo ego scire, qui sit agnus curio. E. qui ossa atque pellis totus est, ita cura macet : quin exta inspicere in sole etiam vivo licet, ita is pellucet quasi laterna punica.*<sup>15</sup>

Ce dialogue latin comprend le *locus* que Rabelais imite, soit un passage de l'*Aulularia* (*La Marmite*) de Plaute. Dans la première édition de son dictionnaire, Estienne consacre rien de moins que le tiers de son article *Curiosus* à l'agneau maigre qui figure dans cette comédie. L'agneau continue d'être présent dans des éditions ultérieures du dictionnaire, mais la partie de l'article *Curiosus* qui lui est consacrée va en diminuant. Par exemple, dans l'édition de 1536 du dictionnaire latin, il devient un « *Curiosus agnus, Macilentus, quasi cura confectus* », donc maigre, comme s'il était éreinté par le souci<sup>16</sup>.

Ce *locus* plautien apparaît également, toujours sous *Curiosus*, dans le Calepin (première édition 1502), le dictionnaire le plus répandu au moment où Rabelais composait le *Pantagruel*<sup>17</sup>. Le Calepin va même jusqu'à interpréter l'expression d'Apulée « *agnum incuriosum* » (*Florida*, 2) comme signifiant un agneau qui est « gros », alors qu'Apulée voulait probablement dire « imprudent ».

<sup>14</sup> L'article *Cura* est étudié (sans mention du *locus* plautien) dans Kenny, *Word Histories*, p. 53-56.

<sup>15</sup> Estienne, *Dictionarium*, 1531.

<sup>16</sup> Ensuite, le dictionnaire latin-français de 1546 fournit lui-même la traduction : « *Curiosus agnus. Plaut. Maigre, comme sil estoit amaigri de soulci.* »

<sup>17</sup> Voir par exemple les éditions de 1518 (Paris, Josse Bade) et de 1542 (Venise, Paulo Manuzio). Defaux cite le début de l'article *Curiosus* du Calepin (édition de 1514, Josse Bade) mais non pas le passage sur l'agneau (*Le Curieux*, p. 71).

Cependant, quand Estienne publia en 1553-54 une version du Calepin augmentée de renseignements supplémentaires, tirés de ses propres dictionnaires, le seul grand changement qu'il introduisit dans l'article *Curiosus* du Calepin fut la suppression de l'agneau de Plaute<sup>18</sup>. Ainsi, c'est précisément à l'époque du *Pantagruel* que cet animal était à l'apogée de l'influence qu'il exerçait sur les sens de *curiosus*<sup>19</sup>.

Les dictionnaires ne constituaient pas le seul moyen employé par Estienne pour diffuser ce *locus*, et de nombreux autres, sous forme de fragments textuels arrachés à leur contexte initial. Son recueil de lieux communs, de sentences et de proverbes tirés d'auteurs romains inclut lui aussi les trois vers qui décrivent l'agneau n'ayant que la peau et les os, et comme amaigri de souci (« *Ossa, atque pellis totus est, ita cura macet...* »)<sup>20</sup>. Extraits ainsi par Estienne, ces vers n'indiquaient aucunement que, dans leur contexte originel, ils décrivaient un agneau. De même, dans l'édition de Plaute qu'Estienne imprima

<sup>18</sup> Calepino, *Dictionarium*, Genève, R. Estienne, 1553-54. Sur les raisons qui amenèrent Estienne à publier ce dictionnaire hybride, voir E. Armstrong, *Robert Estienne, Royal Printer: An Historical Study of the Elder Stephanus*, édition revue, s. l., Sutton Courtenay Press, 1986, p. 44.

<sup>19</sup> Même après cette apogée, l'agneau maigre continuait parfois à teinter le sens de *curiosus*, grâce en partie au célèbre commentaire plautien de Denis Lambin : voir Plaute, *Opera*, Paris, Jean Macé, 1576, f. 180a. Lambin explique que les *curiosi* sont, comme cet agneau, maigres et éreintés par le souci. Même en 1714, une dissertation universitaire allemande cite cette remarque de Lambin en définissant la *curiositas* : Georg Ernst Stahl (*praeses*) et Giovanni Francesco Donzelina (*respondens*), *Dissertatio inauguralis medica de medicina medicinae curiosae*, Halle, Université de Halle, 1714, p. 9. L'idée que les curieux sont maigres figure également en 1661 dans la *Célinte* de Madeleine de Scudéry (*Célinte*, éd. A. Niderst, Paris, Nizet, 1979, p. 47 : « une Amie... qui n'aura jamais d'embonpoint, parce qu'elle est trop curieuse »). Voir aussi Michael Watson (*praeses*) et Andreas Rose (*respondens*), *Exercitatio academica de curiositate*, dans Daniel Hartnack (éd.), *Curiosa theologica*, Wedel, Heinrich Werner, 1690 (première édition 1652), p. 760 (« *emaciatius vultus Curiosorum* »). Ce n'est qu'à partir des années 1550 que certains humanistes essayèrent de dissocier l'adjectif *curiosus* de l'idée d'agneau maigre, ou du moins de détacher cet animal des autres sens de *curiosus*. C'est ce que fait Lambin dans son commentaire de 1576 sur les paroles d'Euclio : « *Nam curiosa bellua accipi potest, vel macilenta, & quasi curis confecta, ut sunt curiosi : quo modo vult accipi Euclio : vel propriè nimis multa, & aliena, & non necessaria curans.* » (Plaute, *Opera*, f. 180a). Bien que Robert Estienne eût supprimé ce *locus* plautien dans l'article *Curiosus* du Calepin de 1553-4 (voir ci-dessus), il continua comme avant à figurer dans l'article voisin *Curiones*.

<sup>20</sup> *Sententiae & proverbialia*, Paris, R. Estienne, 1536, p. 9.

deux ans avant la parution du *Pantagruel*, l'emploi de majuscules, y compris dans le passage qui nous concerne, incitait les lecteurs à redéployer certaines formules dans d'autres contextes :

*M. Volo ex te ego scire, quî sit agnus curio.*

*E. QUI OSSA, ATQUE PELLIS TOTUS EST, ita cura macet...<sup>21</sup>*

## PANURGE ET LE LOCUS DE PLAUTE

Les descriptions de Panurge aux chapitres 9 et 13 du *Pantagruel* font directement écho à ce *locus*. L'agneau et Panurge ont tous deux perdu leur état naturel, celui-là étant *confectus* (selon Estienne) et celui-ci « *reduict* » (selon Rabelais), celui-là par le « *soulcy* » et la *cura* (selon Estienne) et celui-ci par ses aventures<sup>22</sup>. De prime abord, au chapitre 9, ce que Panurge a perdu est son élégance (« pitoyablement navré en divers lieux, et tant mal en ordre ») et son opulence (« *pauvre... pénurie et indigence* »), alors que l'agneau a perdu sa masse corporelle (« *amaigri* », *Macilentus*). Mais bientôt les pertes se rapprochent l'une de l'autre. Quand, au chapitre 13, Panurge est sur le point de raconter une des aventures qui l'ont « *reduict* » à son état actuel, soit son évasion des mains des « *Turcs* », la perte de poids qui n'était qu'implicite dans le chapitre 9 devient explicite : « [...] car il était *eximé* comme un hareng soret. Aussi allait-il du pied comme un chat *maigre* »<sup>23</sup>. Le choix de deux animaux analogues pour exprimer la maigreur de Panurge est significatif : quelques lignes plus loin, Rabelais renchérit avec un troisième<sup>24</sup> :

Les paillards Turcqs m'avaient mis en broche tout lardé, comme un connil, car j'étais tant *eximé* que autrement de ma chair eût été fort mauvaise viande, et en ce point me faisaient rôtir tout vif.  
(p. 389)

<sup>21</sup> Plaute, *Comoediae XX*, Paris, R. Estienne, 1530, f. 36 v°.

<sup>22</sup> Le portrait d'un Panurge soucieux et inquiet dans le *Tiers livre* et le *Quart livre* est peut-être en partie un écho plus diffus de ce *locus*.

<sup>23</sup> p. 387 ; je souligne.

<sup>24</sup> Sur la question globale de Panurge et les animaux, voir D. Desrosiers-Bonin, *Rabelais et l'humanisme civil*, Genève, Droz, 1992, p. 185-191.

Trop maigre pour être mangé ? Cette description de ce qui reste de la chair de Panurge affirme presque que, comme l'agneau curieux de Plaute, il « n'a que la peau & les os ».

Maintenant que Panurge est sur le point d'être mangé, et que la question de la maigreur est en train de déboucher sur celle de la comestibilité, laissons-le cuire un moment pour revisiter la pièce de Plaute.

## RABELAIS ET PLAUTE

Tout semble donc indiquer que Rabelais connaissait le *locus* de Plaute. Pour l'imiter au point que j'ai proposé jusqu'ici, il n'aurait pas eu besoin de connaître de première main l'*Aulularia*.

Et certes, la connaissance que Rabelais avait de Plaute, comme de nombreux autres anciens, devait beaucoup à des sources intermédiaires. Sur les six références explicites à Plaute faites dans les chroniques rabelaisiennes, cinq au moins furent puisées dans des compilations humanistes dues à Érasme, Caelius Rhodigin, André Tiraqueau, et d'autres<sup>25</sup>. Cependant, cela n'exclut pas une connaissance directe. La question n'a pas encore été étudiée à fond, autant que je sache. Que Rabelais ait eu une connaissance plus directe de Térence que de Plaute apparaît certain<sup>26</sup>, mais les liens possibles entre Rabelais et Plaute sont peut-être encore plus riches, vu les nombreuses préoccupations qu'ils partagent : argent, cuisine, boisson, faim, corps grotesques, pauvreté, jeux de mots, néologismes, carnaval, et ainsi de suite. Moins fréquentes que les éditions de Térence<sup>27</sup>, celles de Plaute ne sont cependant pas en nombre négligeable. Ainsi, peu avant la publication de *Pantagruel*, deux éditions de Plaute sortirent des presses de Robert Estienne à Paris (1529, 1530)<sup>28</sup>.

<sup>25</sup> Voir p. 29, 551, 827 (l'exception possible), 1169, 1197, 1383 (une fausse allégation). Voir J. Plattard, *L'œuvre de Rabelais (Sources, Invention et Composition)*, Paris, Champion, 1910, p. 225-226, 261.

<sup>26</sup> Voir H. W. Lawton, *Térence en France au XVI<sup>e</sup> siècle*, 2 vol., Paris, Jouve et Cie, 1926, p. 60, 192-194. C'est pour Térence, plus préoccupé de morale, que Montaigne exprime une préférence dans « Des livres ».

<sup>27</sup> Voir Lawton, *op. cit.*

<sup>28</sup> Voir Armstrong, *Robert Estienne*, p. 69, 81n. L'année 1530 vit également la parution d'une autre édition, avec commentaires par Érasme et d'autres, imprimée à Cologne par Johannes Gymnicus.

Quant à l'*Aulularia*, la *Marmite*, elle est une des trois comédies de Plaute dont Rabelais cite le nom, dans le prologue du *Tiers livre*<sup>29</sup>. Si on examine de plus près le contexte du *locus* dans la pièce elle-même, il paraît plus probable que certains éléments de ce contexte sont imités dans la présentation de Panurge aux chapitres 9 et 13.

### PANURGE ET L'*AULULARIA*

Euclio, l'avare, a accepté de donner sa fille en mariage à un vieillard, Megadorus. Pour pallier à la pingrerie d'Euclio, Megadorus envoie chez ce dernier le ravitaillement pour le banquet des noces, y compris deux agneaux, l'un gras et l'autre maigre. Mais en raison d'un mauvais tour joué par un esclave, il ne reste bientôt que le maigre. Naturellement, Euclio s'en plaint envers Megadorus :

... E[ucelio]. *quo quidem agno sat scio*  
*Magis curiosam nusquam ullam esse bestiam.*  
 M[egadorus]. *Volo ex te ego scire, quī sit agnus curio.*  
 E[ucelio]. *QUI OSSA, ATQUE PELLIS TOTUS EST, ita cura macet :*  
*Quin exta inspicere in sole etiam vivo licet :*  
*Ita is pellucet, quasi laterna Punica. (l. 561-566)<sup>30</sup>*

*Euclio.* En effet, je sais qu'il n'existe pas de bête plus *curiosa* que celle-là.

*Megadorus.* J'aimerais que tu m'expliques ce que c'est qu'un agneau *curio*.

*Euclio.* Il n'a que la peau et les os, tant la *cura* [le souci] l'amaigrît. On pourrait examiner ses entrailles au soleil, même sans l'égorger : il est transparent, comme une lanterne punique.

Plaute ironise lourdement sur Euclio en lui faisant attribuer de la *cura* à l'agneau, car en fait c'est à Euclio lui-même que la *cura* est

<sup>29</sup> Le narrateur y exprime en ces termes son inquiétude devant la réception probable du récit : « [...] et soit mon aventure telle que du coq de Euclion, tant célébré par Plaute en sa *Marmite* et par Ausone en son *Gryphon* et ailleurs : lequel pour en grattant avoir découvert le thesaur, eut la coupe guorgée. » (p. 551). Bien que la source immédiate de cette remarque soit probablement un recueil de lieux communs (voir la note de J. Céard, p. 550), l'expression « tant célébré » indique la célébrité non seulement du *locus* du coq mais aussi de la pièce, témoin le sobriquet d'*Eucliones* qui désignait les avares en général : voir Plaute, *Comoediae XX*, Cologne, Joannes Gymnicus, 1530, p. 157-158 ; Watson et Rose, *Exercitatio*, p. 756.

<sup>30</sup> Plaute, *Comoediae XX*, Paris, R. Estienne, 1530, f. 36 v°.

explicitement attribuée tout au long de la pièce, soucieux qu'il est de cacher sa marmite pleine d'or. Autrement dit, l'épithète de *curiosus*, qui s'applique d'abord à une bête, est déjà, dans son premier contexte, en passe d'être donné à un homme.<sup>31</sup>

Revenons à ce mouton en puissance qu'est Panurge mis en broche : le contexte originel de ce *locus* plautien révèle que Panurge et l'agneau partagent non pas une mais deux qualités, dérivant toutes deux du fait d'être « curieux ». L'un et l'autre sont non seulement maigres, mais peu comestibles. Des trois animaux auxquels Rabelais a comparé Panurge jusqu'ici, les deux premiers le désignent surtout comme maigre (« eximé comme un hareng soret », « comme un chat maigre »), le troisième surtout comme peu comestible (puisque les « Turcs » devaient le larder « comme un connil » pour le rendre mangeable), et il en est de même du quatrième que Rabelais ajoute un peu plus loin, toujours au chapitre 13. Ayant échappé à la broche et tué le chef des ravisseurs, Panurge s'enfuit, « à demi rôti » : « Et dieu sait comme je sentais mon épaule de mouton »<sup>32</sup>. Du *curiosus* agneau plautien, trop maigre pour être cuit, à ce « curieux » mouton rabelaisien, si maigre qu'on ne peut le cuire que lardé, il n'y a qu'un pas. Ayant appliqué à un homme le *locus* plautien, Rabelais opère maintenant un transfert dans l'autre sens pour l'appliquer sur la bête de départ.

Ainsi, le *locus* de l'*Aulularia* me semble l'intertexte principal qui joue dans la représentation par Rabelais de l'épisode « turc », entendu comme étant le type même d'aventure qui arrive aux « gens curieux » comme Panurge. Mais ce n'est peut-être pas le seul *locus* ancien à y jouer un rôle. Il est possible que deux autres interviennent également.

L'espace ne me permet que d'aborder le plus important,<sup>33</sup> qui est un passage où Varron affirme que le mot *cura* dérive du fait que notre cœur brûle quand il est justement accablé de *cura* (« *quod cor*

<sup>31</sup> Effectivement, au moins un lecteur au XVII<sup>e</sup> siècle diagnostiqua que les *Eucliones* souffrent de *curiositas* : voir Watson et Rose, *Exercitatio*, p. 756.

<sup>32</sup> p. 393. Cf. p. 395 : « [...] l'odeur de ma paillarde chair demie rôtie ».

<sup>33</sup> L'autre est biblique : « je me retourne arrière, comme la femme de Loth, et vis toute la ville brûlant, comme Sodome et Gomorre. Dont je fus tant aise que je me cuide conchier de joie. Mais Dieu m'en punit bien. » (p. 395). Alors que la femme de Loth est transformée par Dieu en une colonne de sel pour avoir regardé en arrière afin de contempler Sodome embrasée (Genèse 19.26), la punition de Panurge prend la forme de chiens qui l'attaquent en vue de le manger. L'histoire de la femme de Lot semble avoir été un exemplum de la curiosité. Cf. *La Curiosité fructueuse*, Paris,

urat »); être *curiosus* c'est avoir trop de cette *cura* qui brûle le cœur<sup>34</sup>. Ce *locus* était parfois associé à celui de Plaute. Au moins un commentaire humaniste sur l'*Aulularia* s'y réfère afin d'expliquer le passage plautien sur l'agneau<sup>35</sup>. L'imagination de Rabelais aurait-elle transformé le *locus* de Varron, lui aussi, en l'aventure de gens curieux que serait l'épisode « turc », où, après tout, le héros, ses ravisseurs, et la ville entière brûlent tous à leur tour ? De plus, étant donné qu'*urere* signifie également être altéré, desséché par la chaleur, ce *locus* de Varron jouerait-il même dans la soif du « curieux » Panurge à la « gorge sèche »<sup>36</sup> (p. 359), soif causée explicitement par son aventure turque déshydratante aussi bien que par Pantagruel (p. 387-389) ? Ou encore, l'association curieux-déshydraté serait-elle véhiculée par une combinaison des deux *loci* en question, varronien et plautien ? En effet, dans l'*Aulularia*, immédiatement après avoir décrit le *curiosus* agneau comme peu comestible parce que trop maigre, Euclio déclare son intention de boire de l'eau plutôt que du vin<sup>37</sup>, pratique qui est aussi celle des

---

Bauche Père et Christophe David, 1739, p. 8 : « En eff[et] si l'on consulte les Histoires tant Saintes que Profanes, on y voit en cent endroits que cette passion [sc. la curiosité] a presque toujours été fatale à ceux qu'elle a séduit. Le châtement de la femme de Loth, changée en statue de Sel, en est un exemple redoutable ». Quoique le texte cité soit plus tardif, les autres exemples de la curiosité qu'il fournit sont tout à fait conventionnels, ce qui est sans doute le cas de la femme de Lot, dont l'association avec la curiosité remonte probablement à une source patristique que je n'ai pas encore identifiée.

<sup>34</sup> Varron, *De lingua latina*, 6.46.

<sup>35</sup> Bernardus Saracenus le cite quand il glose sur le *locus* de l'agneau dans son commentaire sur Plaute, imprimé pour la première fois en 1499 : voir Plaute, *Comoediae viginti*, Venise, Melchiorre Sessa et Pietro Ravani, 1518, f. LXXXIV v°. Voir Cicéron sur le « souci qui te cuit » (« *curamve... quae nunc te coquit* » : Cicéron, *Cato Maior de senectute*, I.1 ; ici Cicéron cite à son tour Ennius).

<sup>36</sup> Une langue desséchée est identifiée comme un des symptômes de la *curiositas* par une dissertation de 1652 (Watson et Rose, *Exercitatio*, p. 751).

<sup>37</sup> Megadorus croit pouvoir l'égayer en l'invitant à boire un coup : « M[egadorus]. *Potare ego tecum hodie Euclio volo*. E[uclio]. *Non potem ego quidem hercle*. M[egadorus]. *at ego iussero / Cadum unum vini veteris à me afferrier*. E[uclio]. *Nolo hercle : nam mihi bibere decretum aquam est*. M[egadorus]. *Ego te hodie reddam madidum, si vivo, probe : / Tibi an decretum est bibere aquam ?* » (Plaute, *Comoediae XX*, 1530, f. 36 v°, l. 569-574). Ce thème de boire l'eau plutôt que le vin était particulièrement mis en valeur à l'époque de Rabelais parce que les deux vers à partir de « *Ego te...* » devinrent eux aussi des morceaux de florilège : voir Albrecht von Eyb, *Margarita poetica*, Basle, Johannes Amerbach, Johannes Petri, et Johannes Froben, 1503, f. E[1] r°.

« Turcs » et dont Panurge se plaint juste avant de se décrire comme peu comestible parce que trop maigre (p. 393)<sup>38</sup>. Rabelais semble avoir tiré des *loci* varronien et plautien un nœud de thèmes qu'il associe plus ou moins directement au terme de *curiosus* – brûler, cuisiner, être maigre, avoir faim, avoir soif, boire de l'eau plutôt que du vin – afin de les retravailler dans sa propre imagination, aux chapitres 9 et 13<sup>39</sup>, en une aventure typique des « gens curieux », c'est-à-dire de ceux qui se trouvent diminués et qui dépérissent, soit physiquement (à cause de privations ou par le feu), soit affectivement (à cause du souci, comme dans le cas d'Euclio). En revanche, le *Pantagruel* ne présente pas les « curieux » comme ceux qui souffrent d'un désir excessif de savoir. Et quoique Pantagruel suggère que les « aventures des gens curieux » mènent à des fins catastrophiques, comme s'il introduisait une histoire exemplaire qui allait inviter les lecteurs à ne pas être curieux eux-mêmes, en fait la victoire éclatante sur les « Turcs » dont Panurge se prévaut, voire l'exubérance du récit qu'il en fait, vont à l'encontre d'une telle lecture moralisatrice. Il semble, à en juger par ce qui arrive à Panurge, que les « gens curieux » en état de dépérissement ont la capacité de se réhydrater, soit en se faisant arroser d'eau (par l'amicale foule turque), soit en buvant du vin (fourni par Pantagruel) qui n'étanchera pas leur soif mais qui leur donnera suffisamment d'énergie pour raconter leur aventure et peut-être en

<sup>38</sup> Voir aussi p. 387-389 : « Ce vin est fort bon et bien délicieux, mais plus j'en bois, tant plus j'ai soif. Je crois que l'ombre de monseigneur Pantagruel engendre les altérés, comme la lune fait les catarrhes.

À quoi se prirent à rire les assistants. Ce que voyant, Pantagruel dit : Panurge, qu'est-ce que avez à rire ?

– Seigneur (dit-il), je leur contais comment ces diables de Turcs sont bien malheureux de ne boire goutte de vin. [...] Les pillards Turcs m'avaient mis en broche tout lardé, comme un connil, car j'étais tant eximé que autrement de ma chair eût été fort mauvaise viande... ».

<sup>39</sup> Ce nœud de thèmes réapparaît vers la fin du chapitre 13, quand certains « Turcs » sympathiques prennent pitié d'un Panurge ingrat : « Quand je fus descendu en la rue, je trouvai tout le monde qui était accouru au feu à force d'eau pour l'éteindre. Et me voyant ainsi à *demi rôti*, eurent pitié de moi naturellement, et me jettèrent toute leur eau sur moi, et me rafraîchirent joyeusement, ce qui me fit fort grand bien. Puis me donnèrent quelque peu à *repâître* ; mais je ne mangeais guère, car ils ne me baillaient que de l'eau à boire, à leur mode. » (p. 393 ; je souligne).

entreprendre de nouvelles, qui apporteront à leur tour de nouvelles « altérations », et ainsi de suite<sup>40</sup>.

### UN *LOCUS* OSCUR

L'écho *curiosus-curieux* crée, je crois, d'autres affinités entre Euclio et Panurge<sup>41</sup>. Toutefois, dans le peu d'espace qui me reste, j'essaierai plutôt d'expliquer pourquoi le *locus* plautien ne fait que confirmer, plutôt qu'escamoter, le manque de clarté de la locution « aventures des gens curieux ». Premièrement, l'imagination de Rabelais exploite plusieurs associations véhiculées par ces *loci* sans les réduire à un seul sens moral, allégorique, ou autre. Deuxièmement, ce *locus* de l'*Aulularia* a toujours été obscur de toute façon, reposant sur un jeu de mots, très caractéristique de Plaute, qui n'est pas seulement intraduisible mais aussi obscur. La remarque d'Euclio – cet agneau est le plus *curiosus* qui existe – frôlait l'énigme déjà au temps de Plaute, car le terme de *curiosus* était un néologisme, inventé, autant qu'on sache, par Plaute lui-même : cet adjectif est attesté pour la première fois à deux reprises dans son *Stichus*, composé vraisemblablement juste avant l'*Aulularia*<sup>42</sup>. La mention

<sup>40</sup> Je remercie André Tournon de m'avoir signalé que ma lecture des « aventures des gens curieux » s'inscrit ainsi dans le cadre de l'interprétation globale des chroniques proposée par Thomas M. Greene, selon laquelle l'indigence est un état quasiment universel qui suscite constamment le désir : « The Hair of the Dog that Bit You : Rabelais's Thirst », dans *Rabelais's Incomparable Book*, éd. R. C. La Charité, Lexington, French Forum, 1986, p. 181-194 (« In Panurge's story as in so much of the book, privation is the semi-visible ground against which the narrative is enacted », p. 185).

<sup>41</sup> Voir Kenny, « Plautus, Panurge », p. 63.

<sup>42</sup> André Labhardt [« Curiositas : notes sur l'histoire d'un mot et d'une notion », *Museum Helveticum*, 1960, p. 206-24 (206-207)] constate que *curiosus* est attesté pour la première fois, et à deux reprises, dans un discours prononcé par Gelasimus dans le *Stichus* (l. 198-208). L'*Aulularia* fut rédigé vraisemblablement peu après le *Stichus* (200 av. J. C.) et l'*Amphitryon*, dans lequel l'adverbe *curiose* est attesté. L'étrangeté néologique qui entoure *curiosus* dans le *Stichus* est démontrée par le fait que Gelasimus, tout comme Euclio, y explique le sens du terme. Les deux attestations du *Stichus* furent elles aussi décontextualisées sous forme d'extraits par les humanistes : on retrouve les deux dans les *Sententiae & proverbia* de R. Estienne (« ¶ Sed curiosi sunt hic quamplures mali, / Alienae res qui curant studio maximo, / Quibus ipsis nulla est res, quam procurent, sua. / ¶ Curiosus nemo est, quin sit malevolus », p. 41) et dans le florilège d'Octavianus Mirandula, *Viridarium illustrium poetarum* (Paris, Denys Rosse, 1513, f. CXXXIX v°) ; d'ailleurs, le deuxième

de l'agneau n'est donc pas un ancien *locus* parmi d'autres sur la curiosité ; au contraire, en un certain sens, toute l'histoire occidentale de la curiosité remonte au jeu de mots d'Euclio et au *Stichus*. Cela, Rabelais ne le savait peut-être pas, mais il savait très probablement que le *locus* était réputé obscur. Une génération plus tard, en 1576, Denis Lambin décrivit l'expression *magis curiosam* d'Euclio comme « *ambiguè dictum, & obscurè dictum* »<sup>43</sup>.

Pourquoi ? Parce qu'on cherche en vain dans la suite du dialogue une clarification de ce qu'Euclio entend par *curiosus*. La réplique de Megadorus, qui paraît justement solliciter une telle clarification, ne fait qu'augmenter l'obscurité, parce qu'elle change le mot qui est incompréhensible. Megadorus demande à Euclio ce qu'il entend non par un agneau *curiosus* mais par un agneau *curio*, quoique *curio* ne fût pas le terme employé par Euclio. Ensuite, la riposte d'Euclio, qui paraît fournir la clé de l'énigme, accroît encore la confusion faute de préciser quel mot il explique : un agneau *curiosus* – ou peut-être *curio* ? – est un agneau qui est amaigri par la *cura*.

Dès l'antiquité, l'étrangeté de ce jeu de mots provoquait des imitations et des gloses philologiques qui ont souvent été transmises à leur tour au XVI<sup>e</sup> siècle par les commentaires sur Plaute et les dictionnaires<sup>44</sup>. Bien qu'Euclio clarifie un des sens de *curiosus* (« amaigri de souci ») dans la mesure où il fait dériver *curiosus* de *cura*, le terme de *curio* évoqué par Megadorus ajoute cependant une toute autre dénotation : « prêtre de la curie » (donc de la *curia*, qui était une des divisions du peuple romain). Le décalage entre ces deux

---

de ces *loci* (*Curiosus nemo est...*) se retrouve également dans la *Margarita poetica* d'Eyb (f. E2 r<sup>o</sup>) et il est imprimé partiellement en majuscules dans l'édition de Plaute procurée par Estienne en 1530 (*Comoediae XX*, f. 226 v<sup>o</sup>-[227 r<sup>o</sup>]).

<sup>43</sup> Plaute, *Opera*, f. 180a.

<sup>44</sup> Le sens plautien d'« amaigri de souci » fut imité vers 110 av. J. C. dans une comédie de Lucius Afranius, et ensuite les deux furent cités ensemble par le grammairien Nonius Marcellus vers le début du IV<sup>e</sup> siècle après J. C. (*De compendiosa doctrina*, éd. W. M. Lindsay, 2 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1903, p. 32, 121). La locution *Curionem agnum* fut elle aussi attribuée à Plaute et elle fut expliquée au II<sup>e</sup> siècle après J. C. par Sextus Pompeius Festus (*De verborum significatu quae supersunt*, éd. W. M. Lindsay, Leipzig, B. G. Teubner, 1913, p. 52) dans un lexique qui, étant une version abrégée d'un ouvrage perdu de Verrius Flaccus (mort en 14 après J. C.) *De significatu verborum*, fut lui-même condensé plus tard par Paulus Diaconus (VIII<sup>e</sup> siècle après J. C.) Pour des renvois à cette tradition, voir Calepino, *Dictionarium* (1542), s. v. *Curiosus* (Festus) ; Plaute, *Comoediae viginti* (1518), f. LXXXIII v<sup>o</sup> (*No[nius]*).

sens possibles de *curiosus* est si déconcertant que certains le croyaient une erreur, soit de la part d'un scribe quelconque, qui aurait écrit *magis curiosam* au lieu de *magis curionem*, soit de la part de Megadorus, qui aurait entendu comiquement *curionem* au lieu de *curiosam*<sup>45</sup>. Autre possibilité, proposée par le Calepin : le terme de *curiosus* serait en fait lié sémantiquement à *curio* et à *curia*, car ils seraient tous des dérivés de *cura*, donc de ce souci qui dans le cas du *curiosus* serait ce qui l'amaigrirait et, dans le cas du *curio* ou de la *curia*, le fait de s'occuper du peuple en tant que prêtre<sup>46</sup>.

Ainsi, vers 1532, le terme de *curiosus* n'avait pas pour les humanistes le statut d'un concept clair qui se prêterait à une définition cohérente, mais plutôt celui d'un terme polysémique et relativement opaque, dont les diverses connotations découlaient de facteurs plutôt contingents, comme par exemple les ressemblances phoniques ou bien le contexte originel d'où le *locus* avait été tiré. Si vers 1531 l'agneau amaigri de Plaute déterminait dans une certaine mesure ce qu'Estienne entendait par *curiosus*, c'était également pour une raison contingente : le premier brouillon de ce grand dictionnaire latin puisait uniquement dans deux auteurs, dont l'un était justement Plaute (l'autre étant Térence).<sup>47</sup> De même, ce sont les hasards de la textualité qui ont fait que, dans le *Pantagruel*, être « curieux » implique une combinaison de qualités qui autrement semblerait arbitraire : être amaigri de souci, dépéri, déshydraté, comestible, peu comestible, et... un peu comme un agneau.

Neil KENNY  
Université de Cambridge

<sup>45</sup> Pour les grandes lignes de la critique plautienne à propos de ce passage, voir Plaute, *Aulularia*, éd. W. Stockert, 2 vol., Stuttgart, B. G. Teubner, 1983, ii, 155-156.

<sup>46</sup> Voir Calepino, *Dictionarium* (1542), s. v. *Curiones* et *Curiosus*. L'argument proposé par le Calepin, selon lequel *curiosus* et *curia* dérivent directement de *cura*, est une attaque formelle contre Lorenzo Valla, qui établit des rapports encore plus proches entre *curiosus* et *curia* en affirmant que *curiosus* dérive directement de *curia* qui, à son tour, dérive de *cura* (Valla, *Elegantie de lingua latina*, Venise, sans nom d'imprimeur, 1505, f. IX v<sup>o</sup>). *Curia* est également rapproché de *curiosus* par Varron (*De lingua latina*, 6. 46).

<sup>47</sup> Voir Armstrong, *Robert Estienne*, p. 84-85.